



**LAURENCE SIMON,  
ET LE REGARD POUR QUI RIEN N'EST BANAL AU MONDE**

On dit souvent: ce peintre a un univers. Ce n'est pas assez dire, car encore faut-il que cet univers nous concerne. Quand le fait-il? Lorsqu'il nous révèle un regard que nous ne savions pas posséder. Autrement dit, un secret commun. L'univers de Laurence Simon est à cette croisée: entre sa subjectivité et la nôtre exactement. A ce point c'est presque un cas d'école, puisqu'elle peint précisément ce à quoi nous ne prêtons pas attention, avec nos quotidiennes et sempiternelles œillères: poubelles, bidons, sacs, hauts de façades vers lesquels nos regards de citadins ne se lèvent guère, bâches qui flottent sans spectacle, arbres qui restent pendant qu'on passe, meules ou fétus de branches liées ou pas le savons-nous? les voyons-nous seulement... Oui, nous avons tort de passer devant ces rebuts de la vue, et les tableaux de Laurence Simon nous mettent le nez sur notre tort. On se rend compte alors qu'une fois peintes, et ainsi peintes, avec cette discrétion enlevée, avec cette mélancolie d'après rapt, que ces zones-là du Réel - toujours fuyant, débordant chaque saisie qu'on en fait, et c'est peut-être pourquoi nous vivons avec un intérêt certain - nous ouvrent les yeux intérieurs/extérieurs aussi bien sur ces choses-là que sur beaucoup d'autres que nous ne considérons pas ou plus ou pas encore. C'est donc bien cela: un univers pictural n'est intéressant, littéralement, que lorsqu'il nous ouvre un regard. Un de ces infinis regards dont l'homme est capable et qui lui révèlent le monde.

Jean-Philippe Domecq